gâtent les buissons, les Nâïades les fontaines, Diane les forêts, les Zéphirs m'empêchent de goûter la douceur des brises. Toute cette population païenne, — si belle et si bien placée dans les poètes anciens, ou dans le marbre ou sur la toile, — je ne la rencontre pas dans les campagnes d'aujourd'hui sans un certain déplaisir. C'est un revenant dont je me passerais volontiers. La campagne suffit au charme sans qu'on ait besoin de décors mythologiques. Oui, cette volupté qui naît de la contemplation de la nature, me paraît si pleine, si riche, si nourrie, que toute intervention étrangère, factice, imaginaire, loin de l'augmenter, la trouble et la corrompt. Aussi, que j'aime bien mieux les paysages dans lesquels Rafaël a mis plus de fidélité et moins de caprice, dans lesquels il a moins inventé et plus reproduit ! Voyez un intérieur de forêt, — Meudon ou St-Germain, à votre choix.

Les insectes zébrés au corsage changeant,
Les papillons d'azur, les vives demoiselles,
Essaim cuirassé d'or, d'émeraude et d'argent,
Illuminent les airs du reflet de leurs ailes.

Les geais bleus, par moment, jettent leurs sons criards
Parmi l'orchestre ailé qui voltige dans l'ombre,
Tandis que les linots et les pinsons bavards,
Musiciens aigus, font siffler le bois sombre.

Voici, près de l'eau verte où tremble le roseau,
Une biche qui marche en silence ; — les herbes
S'inclinent sous ses pas, — ainsi que l'arbrisseau
Sous le souffle léger qui balance les gerbes ;

Bientôt elle se penche au bord du flot dormant
De la source, s'y mire un instant ; — puis, distraite,
Tout autour dans le bois regarde vaguement,
Et prête à chaque son une oreille inquiète.

Un peu plus loin, dans une autre pièce, la tempête menace.

Un vertige brûlant agite les moissons,

les bœufs se groupent sous les grands chênes.